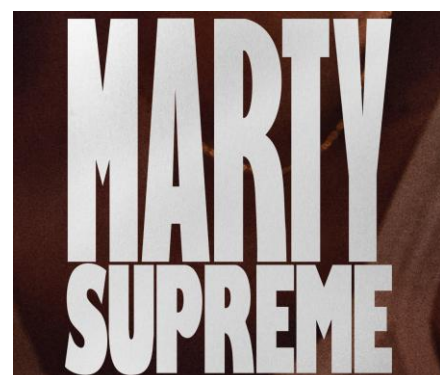
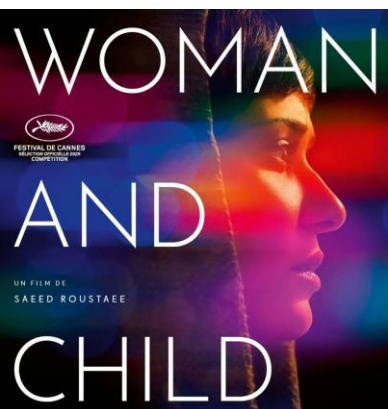
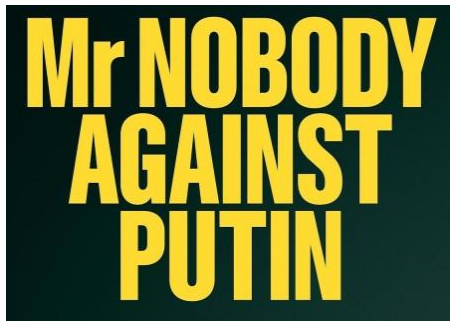
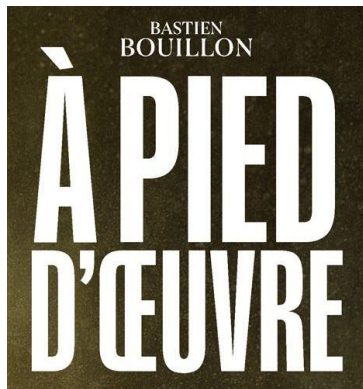


CINÉ-CAFÉ du samedi 7 mars 2026

Nous avons parlé de...



## Le cinéma est-il politique ?

Une fois n'est pas coutume, nous avons commencé le ciné-café par un échange à propos de la polémique créée par les propos de Wim Wenders pendant la conférence de presse d'ouverture de la Berlinale. Il a dit : « *Nous devons rester en dehors de la politique parce que, si nous faisons des films ouvertement politiques, nous entrons dans le champ de la politique. Mais nous sommes le contrepoids de la politique, nous sommes l'opposé de la politique. Nous devons faire le travail des gens, pas celui des politiciens.* » Eh bien, à l'instar des 80 artistes qui ont signé une lettre ouverte pour exprimer leur désaccord avec cette déclaration, nous pensons que le cinéma EST politique, puisque tout film s'inscrit dans un contexte et peut être regardé, analysé, par rapport à ce contexte. Par le biais de la production aussi, le cinéma est politique : certains films ne trouvent pas de financement, d'autres pas de distributeurs, d'autres encore sont distribués dans un si petit nombre de copies qu'ils ont peu de chances de trouver leur public. Tout cela traduit des choix (de donner la parole et/ou de la visibilité, ou pas) et rejoint une autre polémique mise en exergue par Télérama qui a fait sa une du 25 février sur le fait que dans le cinéma français, les rôles sont distribués à un petit nombre d'acteurs, blancs, toujours les mêmes.

76.  
Berlinale  
12—22 Feb  
2026

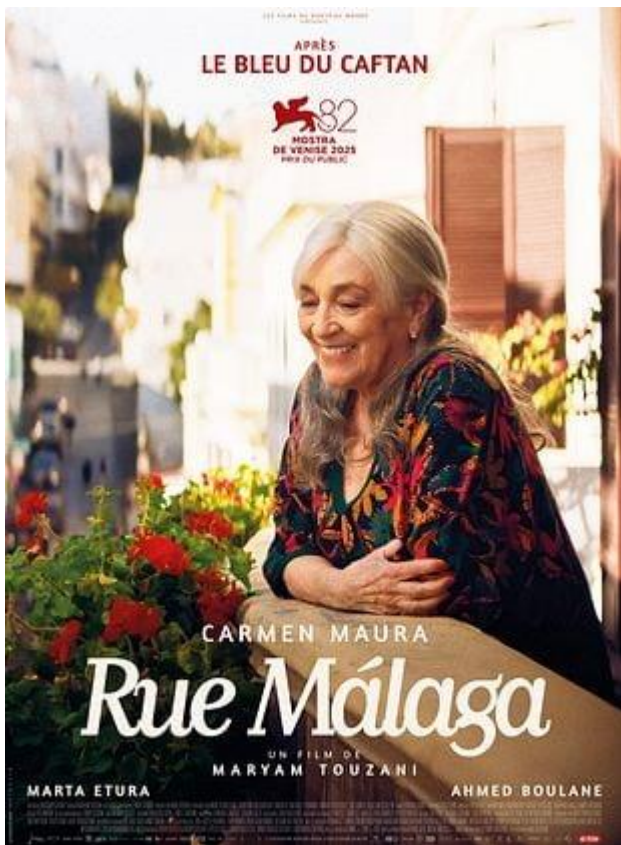
## Mister Nobody contre Poutine, de David Borenstein et Pavel Talankin



Ça y est, il va passer au Méliès, du 1<sup>er</sup> au 7 avril, ne le manquez pas ! Ce documentaire raconte la militarisation de l'enseignement dans les écoles russes depuis que la Russie fait la guerre à l'Ukraine. Ce qui fait son originalité et sa force, c'est qu'il montre comment l'ambiance change petit à petit, par les instructions transmises aux professeurs. L'une après l'autre, ces oukases leur commandent d'enseigner l'histoire et la guerre (qui ne dit pas son nom) comme les

présentent la propagande pro-guerre du Kremlin. Depuis des années, le réalisateur Pavel Talankin était employé à filmer tous les événements de son école, dans une ville de 10 000 habitants à plus de 1 500 km à l'est de Moscou. Du coup, il était bien placé pour documenter comment les choses ont évolué au fil des années. Parallèlement, il montre les jeunes qui partent soldats et reviennent morts. C'est un film qui rappelle un autre documentaire russe, **Une vie ordinaire** d'Alexander Kuznetsov, qu'on a vu en octobre 2025 et qui montre deux jeunes femmes réussissant, après des années de lutte, à se libérer de l'asile psychiatrique où elles ont été enfermées à tort. Une fois sorties, elles se marient, fondent une famille et vivent dans un environnement où la propagande est tellement prégnante qu'elles finissent par soutenir Poutine et sa guerre contre l'Ukraine, dans ce que le réalisateur appelle : « ce vaste hôpital psychiatrique qu'est devenue la Russie toute entière ».





## **Rue Málaga** de Maryam Touzani

Une Espagnole de 79 ans, vivant à Tanger où elle est née, dans un quartier où plein d'Espagnols étaient venus se réfugier après l'arrivée au pouvoir de Franco, reçoit la visite de sa fille. Celle-ci, en instance de divorce et mère de deux jeunes enfants, connaît de tels soucis financiers qu'elle veut vendre la maison dont elle est propriétaire et dans laquelle vit sa mère, et ramener sa mère avec elle en Espagne. Refus net de cette dernière, qui préfère encore aller dans une maison de retraite où elle ne va pas

faire long feu car elle a des ressources insoupçonnées.

C'est un film qui, comme **Les voyages de Tereza**, film brésilien sur une presque octogénaire qui fait une fugue, qui s'échappe, montre la capacité de résistance d'une vieille dame. Elle résiste en douce, en finesse, car elle est ingénieuse. Le personnage doit tout à Carmen Maura qui l'incarne avec fougue. Elle a rappelé à certains Thérèse Clerc, féministe ayant fondé la Maison des Babayagas à Montreuil. De plus, elle fait une rencontre qui permet au film de montrer avec beaucoup de pudeur que l'amour et la sexualité peuvent durer toute la vie.

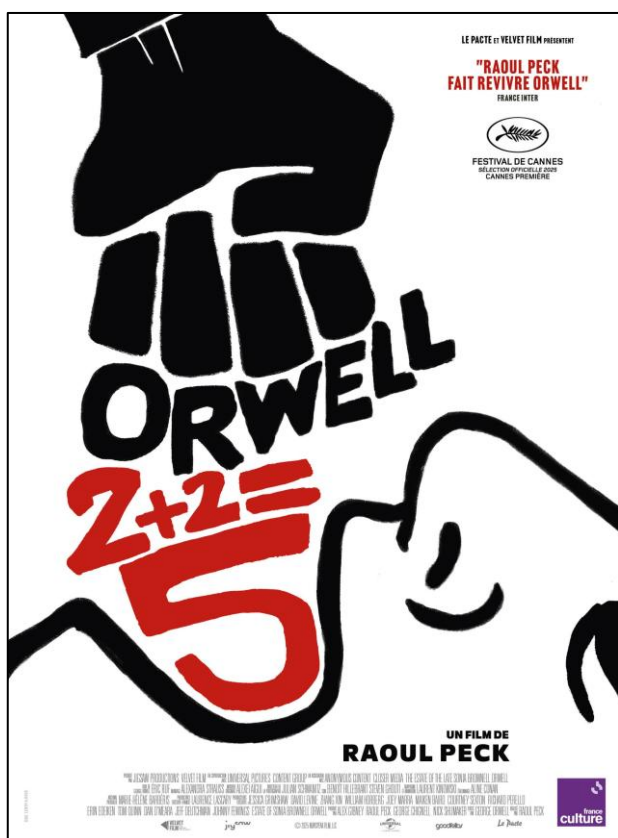
A contrario, d'autres que les enthousiastes l'ont trouvée égoïste, cette Maria Angeles qui ne veut ni quitter sa maison ni aider sa fille, alors qu'on sent bien que celle-ci est écartelée, qu'elle chasse sa mère de sa maison à contrecœur. Il reste que le film alerte sur la réalité de la vieillesse et sur la cruauté des décisions que certains prennent pour la gérer.

## Le mystérieux regard du flamant rose de Diego Céspedes

Dans Les voyages de Tereza, vu le mois dernier, après une première heure de récit sur le mode réaliste, même si on était dans une dystopie, la narration empruntait au fantastique pour raconter l'émancipation d'une vieille dame digne. Pareil dans Le mystérieux regard du flamant rose : si l'on se trouve dans une communauté queer, qui côtoie en plein désert chilien une communauté de mineurs, rien ne nous paraît anormal puisque tout est vu du point de vue d'une pré-ado adoptée toute petite par une femme transgenre et par extension, par la communauté LGBT au sein de laquelle elle a grandi. Jusqu'à une scène qui nous montre l'origine d'une mystérieuse maladie, métaphore du SIDA, qui se transmet par ... le regard.

Ce film est constamment surprenant, vraiment très bien écrit parce qu'à chaque fois qu'on se dit : « Il va se passer ça », eh bien non, on est entraîné ailleurs. Quand des hommes travaillent au milieu de nulle part, comme ici des mineurs, il y a toujours un bordel à proximité ; là non, c'est différent. C'est drôle, avec quelques moments très durs mais le sentiment qui domine, c'est l'amour. Tout le monde est touché par l'amour. La communauté LGBT fait famille au sens de famille d'élection, prête à faire bloc quand un de ses membres est attaqué. Et puis ce n'est pas du tout manichéen, il n'y a pas les bons d'un côté et les méchants de l'autre. Il va falloir suivre ce cinéaste chilien dont c'est le premier long métrage et qui avait réalisé auparavant deux courts dont les titres semblent de la même eau : **L'Été du lion électrique** puis **Les Créatures qui fondent au soleil**.





## Orwell : 2 + 2 = 5, de Raoul Peck

À la manière de son fabuleux *l'm not your negro*, Raoul Peck pose les mots de George Orwell sur un montage d'archives virtuose, pour nous dire que l'auteur de *1984* a tout vu et que nous vivons maintenant dans la dystopie qu'il avait prédite. Mais la façon dont ce film nous bombarde d'une avalanche d'images dans tous les sens affaiblit le propos, d'autant que le propos est convenu, Raoul Peck ne creuse pas assez le sujet : il se passe des choses beaucoup plus perverses en Europe aujourd'hui, sur le fonctionnement parfois fort peu

démocratique des « démocraties », qu'il aurait pu aborder dans le prolongement de la pensée de George Orwell, mais il ne le fait pas. Donc il enfonce des portes ouvertes mais son film est tout de même intéressant bien sûr, pour le travail de montage et pour mieux connaître la vie de cet écrivain, un des plus importants du XX<sup>ème</sup> siècle.

## À pied d'œuvre, de Valérie Donzelli

Un photographe célèbre, vivant confortablement, décide de lâcher sa carrière rémunératrice pour devenir écrivain. Une fois consommées ses économies, il découvre la précarité et la pauvreté. Pour trouver des petits boulots, il utilise une application, « Jobbing » sur laquelle, une fois qu'un particulier a passé commande d'une tâche à accomplir (nettoyer un jardin, vider une cave, déménager des meubles, déboucher des chiottes), les candidats au job enchérissent à la baisse et c'est le moins cher qui remporte la mise. Le film montre comment le choix de vie du

protagoniste, à rebours des valeurs de notre société capitaliste et matérialiste, bouscule tout le monde : sa famille, ses amis, son environnement professionnel. Il pose aussi la question de ce qu'on est prêt à sacrifier pour réaliser un rêve. Il dit aussi que l'art, ça n'est pas gratuit et que pour ceux qui ne sont pas rentiers, ça va avec des privations, de l'exigence envers soi-même... et parfois son entourage.

Du coup, certain.e.s ont trouvé que comme dans **Rue Málaga**, le personnage est égoïste. C'est bien beau de renoncer volontairement à ses revenus, mais comment élever ses enfants alors ? Certains ont trouvé dure sa femme qui part au Québec avec leurs enfants sans lui donner voix au chapitre, mais la vérité c'est qu'il la laisse assumer seule leur éducation et pourvoir à leurs besoins. En plus, il aurait pu se trouver des petits boulots moins pénibles, genre photographe de mariages, donc il y a quelque chose d'indécent à le plaindre alors que ses collègues africains n'ont pas d'autre choix, eux, que les petits boulots précaires et mal payés. Sauf qu'il n'y a rien de tel que le travail physique pour se vider la tête, ou laisser vagabonder ses pensées, comme on imagine qu'un écrivain a besoin de le faire.



Bastien Bouillon est formidable, expressif sans en faire trop. Son personnage et son jeu minimaliste nous ont rappelé Vicky Krieps dans **Love me tender**. Tous deux sont tendus vers leur objectif, imperméables aux jugements d'autrui, impressionnants de détermination.

## **Les Dimanches**, de Alauda Ruiz de Azúa

Encore un personnage obstiné, dont une décision bouscule son entourage. C'est une jeune fille de 17 ans qui veut entrer dans les ordres et ce qui a choqué certain.e.s, c'est que dans sa famille en général personne ne s'y oppose, sauf sa tante qui est bien seule à tempêter contre ce choix de vie qui lui paraît semblable à vouloir intégrer une secte. On est dans un milieu catholique, ceci explique sans doute cela. La jeune héroïne est orpheline de mère donc élevée par son père, et parallèlement à cette vocation elle est attirée par un garçon de son âge. Or les religieuses savent exploiter les vulnérabilités. L'intérêt du film est qu'il expose tous les points de vue. La fin est radicale.



## Allah n'est pas obligé de Zaven Najjar

Au départ, il y a un roman d'Ahmadou Kourouma publié en 2000 et ayant reçu le prix Renaudot puis le prix Goncourt des Lycéens. Il raconte l'histoire d'un garçon n'ayant pas connu son père, mort alors qu'il était très jeune, et qui perd sa mère alors qu'il est encore enfant. En partance pour le Libéria afin d'être confié à sa tante, il se fait enrôler par des factions qui se font la guerre et le voilà enfant soldat. Il est accompagné d'un adulte, Yacouba, dont on pense d'abord qu'il est un bandit qui va l'abandonner à son sort, mais qui se révèle un vrai soutien, même s'il est impuissant à lui épargner les horreurs de la guerre.



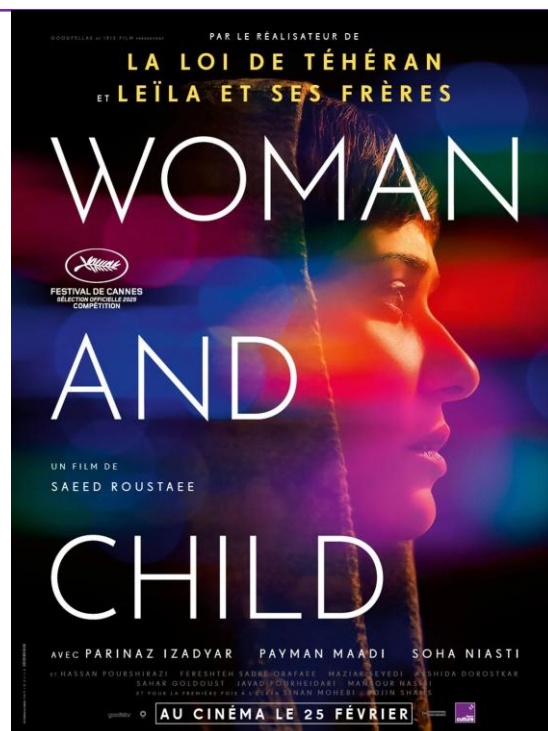
Il faut se faire violence pour aller voir un film sur un sujet aussi dur. Mais on est amplement récompensé tant le film est une réussite. D'abord, le dessin de Zaven Najjar est chatoyant, plein de couleurs chaudes au départ, qui perdent des tons quand on entre dans le dur de la guerre, mais toujours flamboyantes. Les visages aux contours nets sont incroyablement expressifs. Par ailleurs, le personnage principal, Birahima, s'exprime d'une façon très vivante, évoquant à plusieurs reprises sa « vie de merde » et si c'est un gros mot, qu'est-ce à côté de ce que les adultes qui l'entourent lui font vivre ? Il est doublé par un garçon kenyan de 11 ans qui restitue de façon géniale sa vitalité et la rage qui l'empêche de devenir fou.

Seul le biais de la fiction, renforcé par celui du dessin animé, permettent de raconter cette expérience extrême. Ils convoquent notre imaginaire et c'est pourquoi les aspects les plus durs de la guerre, comme la drogue ou les viols, sont effleurés. Le réalisateur, d'origine libanaise donc qui en connaît un rayon sur la guerre, a travaillé 2 ans et demi sur l'adaptation du roman, se rendant au Libéria et en Sierra Leone, aujourd'hui en paix, pour rencontrer d'ex-enfants soldats.

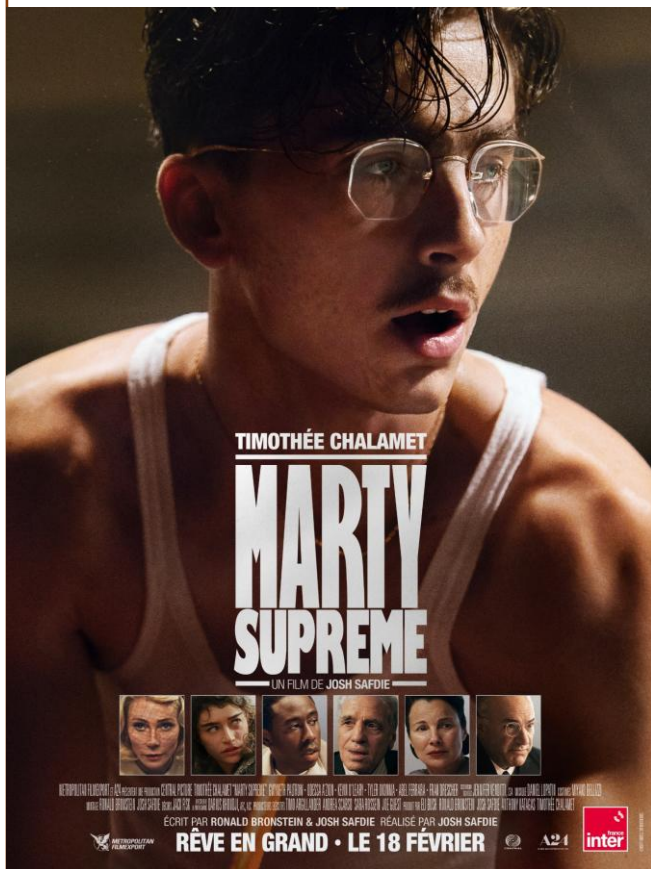
Alors que nous distribuions les tickets de cette séance Rencart, le producteur est venu à notre rencontre et nous a dit combien il était inquiet quant à la durée de la diffusion du film car il n'en existe que 37 copies pour toute la France. Seul le bouche-à-oreille peut permettre à un tel film de rencontrer son public.

## **Woman and child** de Saeed Roustaei

C'est le troisième film de Saeed Roustaei, le réalisateur des géniaux **La loi de Téhéran** et **Leïla et ses frères** et on ne va pas se mentir, ce n'est pas son meilleur. Mais ça vaut le détour quand même. C'est le portrait d'une femme divorcée, mère de deux enfants, réticente à se remarier alors qu'un collègue lui fait une cour assidue. Quand arrive un tragique accident, elle se retrouve seule face à la justice institutionnelle. Dans un pays régi par le patriarcat, ça craint.



C'est donc le portrait d'une femme iranienne émancipée mais le film court trop de lièvres à la fois. Comme dans les films d'Asghar Fahradi, le scénario abuse des rebondissements, si bien qu'au bout d'un temps il y a trop de problématiques qui ralentissent l'intention première et puis on voit les ficelles. Des cinéastes iraniens indépendants ont reproché à Saeed Roustaei d'avoir fait des concessions au pouvoir, notamment en montrant les femmes voilées même à l'intérieur de leur appartement, alors que dans la vraie vie les Iraniennes se dévoilent quand elles rentrent chez elles. C'est une convention imposée par la censure. Ceci dit, le film dénonce l'hypocrisie et la corruption caractéristique d'une société régie par soi-disant la religion et de fait, par des hommes pervers abusant de leur pouvoir. D'ailleurs, le grand Mohamad Rasoulof a pris la défense de Saeed Roustaei, distinguant les films sous contrainte de censure des œuvres de propagande pure et critiquant les pressions exercées sur les réalisateurs restés en Iran.



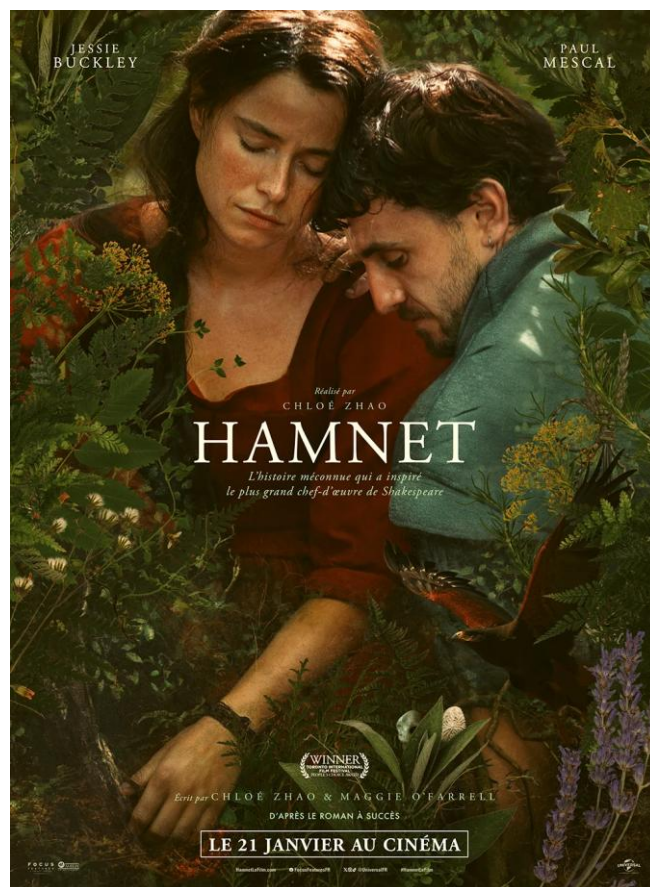
## **Marty Supreme**, de Josh Safdie

Il fallait être bien accroché à son siège pour suivre Marty Supreme. Quel tourbillon ! On cavale derrière ce personnage de juif new-yorkais qui veut devenir champion mondial de ping-pong dans l'Amérique des années 1950. Avec sa densité, cette cascade permanente d'actions, le film parvient à nous faire éprouver un suspense... fatigant ! On sort de là rincé, mais on ne s'est pas ennuyé une seconde alors que le film dure 2h40. La mise en scène s'accorde au caractère hyperactif du personnage et puis ce rythme trépidant

qui nous fait passer sans cesse d'une saynète à une autre, c'est le rythme du ping pong, non ? Donc la mise en scène est brillante, la reconstitution d'un quartier juif new-yorkais de 1952 aussi, et Timothée Chalamet parvient à être séduisant malgré le côté insupportable et amoral de son personnage. Sans oublier « la scène du miel ». Nous ne la raconterons pas, eu égard à ceux qui n'ont pas vu le film, mais elle est d'anthologie.

## Hamnet, de Chloé Zhao

Ne passez pas à côté du [bel article de Cem](#) à propos de ce film porté par la grâce de ses deux acteurs principaux : Paul Mescal et l'intense Jessie Buckley. Cem parle d'un jeu « viscéral » à son propos et le mot est bien trouvé, elle est tellement intense que quand son personnage perd son souffle... nous aussi ! Le livre que le film adapte imagine que la pièce *Hamlet* a été inspirée à William Shakespeare par la perte de son fils Hamnet, à l'âge de onze ans.



C'est donc un film sur le deuil, sublimé par la musique de Max Richter et par des cadrages si précis qu'ils fixent les images dans notre mémoire. Par sa sensualité aussi, dans la façon de filmer la forêt attenante au village. Elle est un personnage, avec ses feuilles frémissantes, ses racines offrant un refuge à Anne qui vient là se ressourcer.

